

HISTOIRE DE LA RADIOLOGIE DANS LE VAR

Jacques LE VOT

Monsieur le président, Messieurs les présidents honoraires, mesdames, messieurs,

Monsieur le président, je vous sais gré de vos paroles d'introduction. Si le discours de réception est une solennité et un grand moment d'émotion pour le récipiendaire, il est aussi l'occasion de remercier ceux qui l'ont appelé à siéger parmi eux. Mes remerciements respectueux vont tout aussitôt à l'Amiral Guillou auquel je succède au fauteuil n° 6. Amiral, ce serait une gageure que de tenter un portrait de l'admirable marin que vous fûtes, de l'homme de conviction et de culture que vous demeurez. C'est pour le moins une très lourde charge que de vous succéder dans ce fauteuil car vous êtes notre doyen d'âge, la mémoire de notre compagnie et sa figure tutélaire. Je m'efforcerai d'être digne de cette succession. Je tiens à remercier aussi mes parrains à l'Académie, le Docteur Pierre Goutx dont chacun se souvient de son riche passé professionnel et de la très haute tenue de ses interventions à l'académie et le pharmacien général Marblé, ancien président de la *Société française de Radioprotection*, expert reconnu en radiobiologie et en nucléaire. Le docteur Pierre Goutx prononcera tout à l'heure la réponse de l'académie. J'adresse mes amitiés à mes nombreux camarades radiologistes qui m'ont accordé des entretiens et adressé des témoignages. Je remercie mes maîtres dans la discipline ainsi le professeur Henri Nahum, ancien président de la *Société française de Radiologie* et qui m'a aidé dans ce travail, le professeur Pierre Jan et le médecin général Daniel Gisserot, le professeur Philippe Devred, ancien président de la *Société française de Radiologie*, le professeur Bellet, ancien président du collège des enseignants de radiologie de France, le médecin général Laurent et l'équipe de l'hôpital Sainte-Anne dirigée par le professeur Charles Artéaga . J'ai un souvenir ému pour ceux qui ne sont plus, le médecin général Esquirol qui m'accueillit un jour à Sainte-Anne avec sa faconde bien connue, l'énergique docteur Le Bihan, ancien chef de service à l'hôpital Sainte-Anne, le professeur Guy Delorme, à qui je dois beaucoup et d'autres encore. Il y a aussi les familles de nos anciens radiologistes varois le sénateur Trucy, le commissaire général Huille, le docteur Robert Amalric, le docteur Pierre Rochas, le colonel Le Doyer, le docteur Dumoulin, Madame Iban et les membres de l'académie dont le président Antoine Marmottans, monsieur Jauffret, monsieur Provençal et le professeur Bérutti . Je mentionnerai évidemment les représentants des manipulateurs et les industriels qui jouent un rôle si important dans

notre discipline. Je remercie aussi les responsables des archives, départementales, communales, la *Société des amis du vieux Toulon* et plus particulièrement M. Bouvet, le *Service historique de la Défense*, la *Caisse primaire d'Assurance maladie du Var*. Enfin les administrations hospitalières qui ont bien voulu m'aider, notamment Mme Vota à Draguignan, Mme Lannes à Hyères, M. Maleares et Mme Reich de l'hôpital Renée Sabran. Remercier tous ceux qui m'ont aidé dans le travail que je vais vous présenter dans un instant serait très difficile. Il est inévitable que des personnes soient oubliées. Je ne peux que m'en excuser.

Les débuts

Venons à notre propos. La radiologie dispose d'un état civil qui, pour l'instant, est celui de son acte de naissance. C'est en effet le 22 décembre 1895, que Conrad Roentgen effectue le premier cliché radiographique connu, celui de la main de son épouse. Très vite connue et diffusée à travers l'Europe et le monde, cette première application médicale des rayons X fut accueillie avec enthousiasme et aussitôt reproduite dans les divers laboratoires de physique hospitaliers et universitaires.

En France, l'intérêt pour cette nouvelle technique fut très fort à Paris et dans quelques grandes villes du pays ; mais le Var est excentré et loin de la capitale. En parcourant, plus d'un siècle après la découverte de Roentgen, les établissements hospitaliers et les cabinets de radiologie, il apparaissait nettement que l'on ne savait pas grand-chose de l'histoire de cette jeune discipline dans le Var. Comment donc la radiologie est elle arrivée et s'est elle développée dans ce département singulier ?

La presse écrite, riche d'une trentaine de titres dans le département, a fait état, à l'époque, de la découverte de Roentgen, mais en donnant des explications qui traduisaient une incompréhension au moins partielle de la nature et des applications possibles des rayons X. À Toulon, cité la plus importante du département, 77 000 habitants en 1895, la Marine entretenait deux hôpitaux et une école de médecine avec son corps enseignant. Dans cette école, un enseignement « des applications de la physique à la médecine » était assuré à l'époque par des pharmaciens. Les conditions techniques et matérielles étaient réunies pour l'utilisation des rayons X. Aussi en avril 1897, soit moins de quinze mois après la découverte de Roentgen, à l'hôpital central de Marine, rue Nationale, on réalise chez un second-maître de mousqueterie un cliché radiographique montrant une fracture des os de l'avant bras. Cette observation a été rapportée par le médecin général Gisserot, et l'on peut voir, dans le registre d'entrée et sortie de l'établissement, la fiche d'hospitalisation de

ce premier bénéficiaire varois de la radiologie. Dans le même temps, un fournisseur de la Marine, Jules Guette, commerçant avisé ou visionnaire de la médecine du futur, installe un cabinet de radiologie, 17, rue de l'Arsenal ; actuellement rue Micholet. Il met « à la disposition des docteurs qui le voudraient » des installations radiologiques au bénéfice de leurs malades ; mais les docteurs de l'époque ne répondent pas et il n'y aura pas de suite à cette proposition non médicale. Cependant, l'intérêt pour l'utilisation médicale des rayons X ne s'éteint pas. Ainsi à Toulon, en 1903, un jeune médecin, le docteur Paul Louis Barrois, à l'origine dermatologiste, formé à Paris et de famille lilloise, installe au 31 de la rue Victor Clappier, un cabinet d'électricité médicale avec activité de radiodiagnostic. Quelques années plus tard, le docteur Georges Bouras, ancien professeur de chirurgie à l'école annexe de médecine navale, personnage haut en couleurs, « au verbe incessant et sonore » si l'on en croît la presse de l'époque, ouvre en 1909 au Pont-du-Las une clinique dotée d'équipements chirurgicaux et radiologiques « ultra modernes » comme dit la brochure de présentation. On a de bonnes raisons de penser que cette magnifique bastide transformée en établissement de soins était le fameux château Espagne, là où le cabaretier du même nom donnait des représentations théâtrales à la bonne société de Toulon. Le document, retrouvé au hasard des fouilles dans les vieux livres, nous révèle les méthodes chirurgicales et de réhabilitation de l'époque mais surtout les techniques radiologiques et les prix des examens pratiqués, que l'on peut comparer à ceux de notre époque, à la différence majeure que ceux ci n'étaient pas remboursés pour les patients qui ne disposaient pas d'assurance.

On aurait pu croire que Toulon, du fait de sa suprématie démographique, de ses installations hospitalières, de la présence d'un corps enseignant scientifique à l'Ecole de Médecine navale et au lycée serait très en avance sur le reste du département. Ce n'était pas vraiment le cas puisqu'à Draguignan, en 1906, un médecin de l'hôpital, le docteur Doze, propose au conseil d'administration de l'établissement d'installer un cabinet de radiologie. On ne connaît pas la suite donnée à la proposition pourtant estimée à un coût très modeste.

Dans la première décennie de ce XX^e siècle, il y avait donc dans le département du Var un authentique début d'utilisation des rayons X à des fins médicales. Cela ne se faisait pas systématiquement ainsi qu'en témoigne la rubrique « chronique locale » des journaux du département, *Le Petit Var* notamment. En 1900, aux beaux jours du printemps, une certaine Marie Bobonne, (le nom n'est pas inventé !), maîtresse du sieur Eugène G., est agressée par l'épouse en titre. Celle ci, munie d'un revolver, fusille sa rivale qui est touchée au visage. Les médecins sont

persuadés qu'il existe une balle demeurée dans les parties molles de la face mais on ne recourt pas aux rayons X pour la localiser. On retrouve par la suite de nombreuses relations d'hospitalisation pour traumatismes et corps étrangers sans que soit mentionnée la pratique d'examen radiographiques. Le compte rendu de l'accueil des blessés de l'explosion du « Iéna » puis de la « Liberté » n'en fait pas état non plus.

En ce début de siècle, à la suite des admirables travaux de Roentgen sur la physique des rayons X, les recherches fondamentales sur l'action biologique de ces rayons sont menées activement. On se doit de faire ici mention du docteur Tribondeau dont le médecin général inspecteur Brisou a présenté la biographie. Ce médecin de marine, toulonnais par ses affectations, bactériologiste remarquable, à la carrière étincelante mais bien trop courte, établit, avec son maître Bergonié à Bordeaux, en 1902, les lois de la radio-sensibilité cellulaire et tissulaire. Ces lois exprimées selon une rigueur scientifique exemplaire ont servi à la compréhension de l'action des radiations ionisantes et ont jeté les bases théoriques de la radiothérapie.

La création de la *Société française de Radiologie* en 1909 passe totalement inaperçue dans le Var. Aucun varois ne figurera dans cette société avant 1929. La découverte, pourtant considérable, de la radioactivité par Becquerel à la fin du siècle ne fera l'objet d'aucune mention dans la presse varoise quotidienne. Cependant, ne soyons pas trop critiques. Nos illustres prédécesseurs de l'Académie du Var avaient félicité Marie Curie à l'occasion de l'attribution de son premier prix Nobel et ils en avaient reçu réponse, conservée dans les archives de la Compagnie. Ne soyons pas plus injustes pour nos administrations. En effet, la création d'authentiques services d'électricité médicale et de radiodiagnostic survient en 1910 dans les hôpitaux de la Marine à la suite de la parution de l'arrêté du sous-secrétaire d'Etat Henry Cheron. Cette décision traduit, moins de quinze ans après la découverte de Roentgen, le désir de structurer une activité qui se pratiquait régulièrement dans les services d'électricité médicale ou dans les blocs opératoires, comme l'indiquent plusieurs articles des *Archives de médecine navale* notamment. Ces services de radiologie, électrologie et physiothérapie ne disposent souvent que d'un espace chichement mesuré. À Sainte-Anne, il s'établit dans l'aile nord du pavillon n° 2, futur pavillon Cunéo. À Hyères ou à Draguignan, il s'agit d'un petit réduit proche du bloc opératoire. Le matériel comporte un tube de Crookes amélioré, un support porte-tubes, une table d'examen, un écran radioscopique et le matériel radiographique nécessaire à la prise des clichés. Un dispositif d'alimentation fournit la haute tension requise pour

que le tube puisse produire des rayons X qui irradient largement personnels et patient.

La radiologie a donc désormais une place officielle et elle s'enseigne du moins à *l'École d'application du Service de Santé* de la Marine à Toulon. Le médecin de première classe Étienne Douarré en est le premier enseignant de radiologie. Il est aussi le premier chef du service d'électrologie et d'électrothérapie. Il enseigne de 1910 à 1913 à l'école du Service de santé de la Marine. Le docteur Lucciardi lui succède en 1913.

La Première Guerre mondiale

Mais arrive août 1914 et le début du premier conflit mondial. Les réservistes sont rappelés, les médecins d'active reçoivent des affectations particulières, l'école d'application va devoir arrêter son enseignement. De nombreux médecins toulonnais d'active ou de réserve travaillent dans les hôpitaux et utilisent les rayons X. Le docteur Buffon, ancien médecin de marine, adjoint au maire de Nice, est un de ceux là mais il y a aussi le docteur Loro, le docteur Barrois, tous mobilisés. Pendant ce premier conflit mondial la jeune discipline fait la preuve de son indiscutable utilité notamment pour la détection de corps étrangers métalliques dans le corps des blessés. Le professeur Bergonié de Bordeaux, médecin chef des équipements radiographiques de la XVIIIème région militaire, vient en 1915 présenter son électro-vibreux et prendre connaissance des moyens de repérage trigonométriques dont celui du professeur Fernand Ozil, enseignant de mathématiques au lycée, couramment utilisé à Toulon. Bergonié retrouve à cette occasion Tribondeau qui ne tardera pas à partir vers Corfou et hélas, vers la mort. Le Var, en plus de ses hôpitaux permanents dotés en équipements radiologiques, se couvre d'hôpitaux temporaires et auxiliaires. Les plus importants, dont ceux de Draguignan, Hyères, Brignoles, Fréjus reçoivent des matériels radiologiques fabriqués par l'industrie nationale dont la fameuse table dite militaire de Gaiffe, Gallot et Pilon dotée du tube radiologique de type OM, avec le secours d'un équipement radiologique itinérant, la voiture radiologique n° 25.

L'entre-deux-guerres

Les médecins qui vont développer la radiologie dans le département par la suite ont tous combattu au cours du premier conflit mondial, parfois très durement en première ligne, dans des lieux restés symboles de courage et d'horreur ; certains ont connu la captivité. Leur intérêt pour la radiologie y a quelquefois trouvé son origine, comme pour le docteur Antoine Rochas, de Brignoles, qui a fini la guerre dans un hôpital à Versailles. Certains ne se sont destinés à la radiologie que par la suite

comme Gabriel Baixe, Pierre Circan, jeunes étudiants de Santé navale au début du conflit, dirigés, pour l'un à la Brigade de fusiliers-marins et pour l'autre sur le front avec l'Armée de terre en tant que médecins auxiliaires. Ces radiologistes exercent principalement à Toulon, Hyères, Draguignan et Brignoles. Il n'y a pas, entre les deux guerres, plus de 10 radiologistes simultanément dans le département. On retrouve Étienne Douarré qui sera, après son départ de la Marine, le premier chef de service à temps partiel de l'hôpital civil à Toulon et André Bouilloux dès 1920 à Toulon, Antoine Rochas à la même époque à Brignoles et Guerrier à Draguignan. Les docteurs Louis Trucy, Pierre Circan, Eugène Demouy, Bernard Chabiron, Jean Rougnon à Toulon, puis Georges Vitte à Draguignan le seront dans les années 30, certains après avoir quitté la Marine. Ils sont tous électro-radiologistes aussi bien diagnosticiens que radiothérapeutes.

Cependant, le radiothérapeute exclusif du département est le docteur Joseph Amalric. Sa vie nous est connue grâce à l'obligeance du docteur Robert Amalric, son fils, futur radiothérapeute toulonnais lui-même. Joseph Amalric est un élève de François Baclesse et Marie Curie avec lesquels il étudie à Paris de 1918 à 1920 la radiothérapie et l'utilisation thérapeutique du radium. Sa carrière débute en 1920, boulevard de Strasbourg à Toulon. Il s'équipe progressivement d'installations de roentgentherapie superficielle et profonde, mais surtout il réalise à l'hôpital ou en clinique des applications de radium dont il est le seul spécialiste toulonnais. Au total, il a pratiqué 80 à 100 applications de radium par an de 1920 à 1931, avant de s'installer dans des locaux plus vastes au 69 boulevard maréchal Foch. Il a poursuivi sa carrière, en association avec son fils, jusque dans les années 70 avant que ce dernier ne soit appelé à des fonctions plus importantes à Marseille.

Il nous faut ici marquer un instant d'arrêt et de recueillement à la mémoire de Paul Louis Barrois, premier radiologiste privé de Toulon, qui décède en mars 1924 à cinquante ans, victime des radiations. Cet homme amoureux des arts, des lettres, de la musique ne s'est pas déroché à l'ordre de mobilisation alors qu'il souffrait déjà de radiodermite. Il a donc quitté son épouse et ses quatre enfants. Il a combattu quatre ans pendant la grande guerre, dont deux ans sur l'île de Divo, où il s'est dévoué aux malheureux soldats serbes incurables. Le docteur Barrois, chevalier de la légion d'honneur, a été cité à l'ordre de la nation et son nom figure sur le monument érigé à Hambourg aux victimes professionnelles des radiations ionisantes. Une rue de Toulon porte son nom, par une décision du Conseil municipal en 1925.

Le quotidien des médecins de l'entre-deux-guerres et leurs équipements nous sont connus grâce à des témoignages oraux de leur famille et bien

sûr aux archives. Ici, j'ai plaisir à remercier à nouveau le sénateur Trucy pour les renseignements sur son oncle, le médecin-major Louis Trucy, le commissaire général Huille pour ceux concernant son beau-père le docteur Pierre Circan, le docteur Pierre Rochas pour m'avoir parlé de son père Antoine Rochas, Madame Iban et le docteur Henri Valadié pour le docteur Augé.

Pierre Rochas a débuté à Brignoles avec du matériel militaire à l'hôpital. Il installe chez lui ensuite, rue des Cordeliers, une clinique où son habileté d'accoucheur est réputée. Il n'était pas rare à cette époque de voir des radiologistes mener de front une autre activité tout comme il n'était pas rare de voir des généralistes ou des spécialistes d'autres disciplines notamment les pneumo-phtisiologues pratiquer la radiologie, ainsi le docteur Prat Flottes ou son confrère le docteur Gayrard à Draguignan, qui parcourait la campagne au volant d'une *Traction-Avant* avec une installation mobile de radiodiagnostic. Antoine Rochas, clinicien exemplaire, pratique surtout la radioscopie avec ou sans produit de contraste. Ses comptes rendus colligés nous donnent d'émouvants témoignages sur les pathologies de l'époque, souvent dépassées, et sur la probité de ce praticien qui ne faisait payer que ceux de ses patients qui en avaient les moyens. Pierre Circan et Gabriel Baixe qui s'installent tous deux à la fin des années 30 sont des radiologistes pratiquant le radiodiagnostic et la physiothérapie, selon les usages de l'époque.

Qu'en était-il des hôpitaux ? Ils ne disposaient, pour les établissements civils, que de chefs de service à temps partiel. Les archives nous donnent beaucoup de détails sur les efforts d'équipement de l'hôpital d'Hyères et celui de Draguignan, à partir des années 20 jusqu'à la fin des années 30. Des échanges de correspondances entre le maire d'Hyères et la firme Gaiffe-Gallot-Pilon pour l'achat de tubes de Coolidge, d'une table, des discussions de prix, voire des réclamations se retrouvent à plusieurs reprises dans les comptes rendus des conseils d'administration. Des avis sont demandés en 1931 à un spécialiste lyonnais et au docteur Le Coniac, chef de service d'électrologie et de physiothérapie à Sainte-Anne, sous la plume du docteur Valmyre, médecin des hôpitaux. Des courriers analogues sont retrouvés pour l'hôpital civil de Toulon et celui de Draguignan. L'hôpital Sainte-Anne, qui vient de s'agrandir, a l'insigne honneur en 1936 d'un article de présentation dans le *Journal de Radiologie et d'Électrologie*. Il dispose alors de trois postes de radiodiagnostic avec une installation de développement comportant une sècheuse électrique, un étage dévolu à la physiothérapie et à la radiothérapie. L'activité privilégie les radioscopies par rapport aux radiographies. La physiothérapie et la radiothérapie représentent une part importante de l'activité de ce service désormais agrandi. Un médecin

principal, chef de service le dirige assisté de deux adjoints, d'une infirmière chargée de la physiothérapie, de deux manipulateurs ouvriers d'État qui sont aussi techniciens chargés des réparations et de l'entretien des appareils.

La Seconde Guerre mondiale

Hélas, l'histoire semble se répéter en 1939. Le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale amène à rappeler encore une fois les réservistes, dont les docteurs Pierre Circan et Antoine Rochas. Ce dernier, affecté à Fréjus, travaille énormément et doit accepter du repos par suite d'une irradiation excessive. Le docteur Henri Dumoulin, jeune élève de Santé navale, titulaire de 5 inscriptions validées, rejoint le *5^e régiment d'infanterie coloniale*. Au cours de cette campagne de France, si malheureuse pour nos armes, il est fait prisonnier avant de s'évader en tenue de cheminot. Ce futur radiothérapeute de Toulon nous a laissé un émouvant récit de cet épisode où percent la droiture de son caractère et son grand courage. Le second conflit mondial est surtout une période de stagnation technique où les équipements ne se renouvellent pas. En revanche, le travail médical se poursuit ainsi qu'en témoignent les rapports d'activité. À la fin du conflit, les hôpitaux civils de Brignoles et de Toulon sont partiellement ou totalement détruits et les installations radiologiques démantelées. Le docteur Demouy qui a succédé depuis longtemps au poste de chef de service de l'hôpital photographie ce désastre. Le docteur Pierre Rochas assiste à l'arrivée des Américains à Brignoles et au pilonnage de l'hôpital par l'artillerie américaine. Le docteur Trucy tente de récupérer ce qui reste de son installation radiologique de la rue Jean Jaurès.

L'après-guerre

À partir des années 50, la radiologie comme l'ensemble du pays se relève lentement. On fait face à des difficultés techniques allant du renouvellement des appareils encore alimentés dangereusement par des fils aériens non isolés à des fournisseurs d'électricité défaillants. En 1950, les docteurs Charles Carcopino et Guy Lamoureux commencent une longue et fructueuse carrière à Toulon, à la fois en cabinet rue Philippe Lebon, associés au docteur Jean Brissy, et à l'hôpital, alors situé provisoirement boulevard Foch, respectivement en tant que chef de service de radiodiagnostic et de radiothérapie. Dans la ville d'Hyères exercent le docteur Raymond Roux, Villa Renaissance, rue de Verdun, puis le docteur Georges Bernardin, avenue des îles d'Or. À l'hôpital d'Hyères, le service est dirigé par le docteur Lajat, radiologiste à temps partiel. Le docteur Pierre Rochas s'apprête à travailler avec son père et à

lui succéder à Brignoles. Le docteur Luraschi s'installe à Draguignan où exerce déjà le docteur Augé à son cabinet et à l'hôpital selon les modalités du temps partiel. Il a succédé en 1939 au docteur Vitte. Le docteur Henri Valadié s'inscrit dans cette succession en 1977. À Fréjus et Saint-Raphaël, les docteurs Faizant, Laquière, Chardon disposent aussi d'un cabinet. À La Seyne, le docteur Georges Jouffret, ancien médecin généraliste, titulaire du nouveau diplôme de radiologie délivré à la fin des années 40, ouvre son cabinet de radiologie en 1955 au 10, avenue Garibaldi. En 1958, il s'associe avec le docteur François Perrin. C'est le cabinet de radiologie « historique » de la ville, une grande ville pourtant jusque-là oubliée par cette discipline, à l'exception des consultations de radioscopie au dispensaire de la ville et à l'hôpital. Son fils Maurice Jouffret lui succèdera dans les années 70.

On pratique surtout la radiologie pulmonaire, ostéo-articulaire, génitale et les explorations digestives et urinaires grâce à des produits de contraste adaptés. Des progrès notables arrivent. La tomographie, méthode connue depuis les années 30, qui permet d'analyser finement une tranche du corps humain, est installée en fin des années 40, à usage pulmonaire principalement (*Stratix CGR*) mais aussi avec des appareils de précision dont le fameux *Polytome* de *Massiot Philips* et le *Stratomic* de la *CGR*. La roentgen-télévision apparaît dans les années 60. Le radiologiste varois tout comme ses collègues français n'est désormais plus l'homme de l'ombre, lourd tablier de plomb sur les épaules et lunettes noires de motocycliste pour affronter la lumière. Lorsque les années 60 s'achèvent, les premières machines à développer font leur apparition dans les hôpitaux, les cliniques et les cabinets dont l'emblématique *Kodak RP X Omat*. Les grandes maisons de radiologie, *Compagnie générale de Radiologie*, *Massiot Philips*, *Dutertre* proposent ensuite des tables télécommandées avec des amplificateurs de luminance, cette fois montés sous les tables. L'innovation consiste dans la commande à distance des mouvements de la table depuis une cabine de protection où existe un moniteur de télévision. Ce sont les *Diagnost* de Philips et les *Futurama* et les *Futuralix* dans leur livrée orange et grise, gloires de la défunte compagnie nationale, malheureuse victime d'un troc commercial perdant en 1987, et d'autres machines de constructeurs moins connus. Le Docteur Pierre Rochas avait fait mettre au point par la firme *Dutertre* un amplificateur de luminance à grand champ d'entrée qui donnait d'excellents résultats et que ses associés ont pu utiliser au cabinet. La radiologie vasculaire n'est pratiquée que dans les hôpitaux et certaines cliniques par ponction artérielle directe ou par la méthode du suédois Seldinger bien moins traumatisante, et qui se généralise. À compter des années 70 Jean-Marie Lamoureux développe cette technique à la clinique Saint-Jean, Pierre Agin à Font-Pré.

Des installations de radiologie vasculaire sont également en fonctionnement dans les hôpitaux de Draguignan et Fréjus-Saint-Raphaël. L'équipe de Sainte-Anne des professeurs Jan et Gisserot travaille à partir des protocoles précis établis par le professeur Charles Larroque, perfectionnés par la suite. Les matériels sont électromécaniques, bruyants, fragiles car il s'agit d'impressionner plusieurs films par seconde, cadence requise pour l'exploration vasculaire.

La population du département s'accroît régulièrement et les villes s'étendent. Au début des années 70, on assiste de ce fait à la création de nombreux cabinets en périphérie des grandes villes. Ainsi s'installent à Toulon, au Pont-du Las le docteur Kobouloff, au boulevard Bazeilles les docteurs Meunier et Ravix, à La Garde le docteur Picaud, à La Valette le docteur Lopez, à Six-Fours le docteur Coespel pour ne citer que quelques noms. À cette date, 30 radiologistes œuvrent dans le département. Leur nombre augmente régulièrement du fait d'associations successives, y compris dans les cabinets urbains plus anciens comme le docteur Charles Larroque rue Peiresc ou les docteurs Delie et Chabassol au Pont-du-Las et plus tard dans d'autres localités comme le golfe de Saint-Tropez.

Des innovations majeures se préparent qui vont changer la discipline. Elles s'annoncent tout d'abord par l'échographie, première infidélité au strict exercice roentgenien et première entrée dans l'imagerie en coupes. De nombreux radiologistes varois s'y intéressent comme le docteur Charles Carcopino à Toulon, le docteur Amarger à Hyères, le docteur Charles Larroque à Toulon, le docteur Tallandier-Mory à Sanary, le docteur Henri Valadié à Draguignan et bien d'autres encore. Ils allaient chercher leur savoir et faire leur expérience dans les services les plus en pointe dans ce domaine dont celui du professeur Weill à Besançon. Le docteur Besson, installé à Six-Fours, bien qu'en fin de carrière a été un de ceux là. Ils ont par la suite accueilli leurs confrères. On peut saluer leur initiative et reconnaître leurs mérites car la qualité de l'imagerie échographique d'alors ne parvenait pas toujours à vaincre le scepticisme des correspondants.

Alors que l'échographie se diffusait et s'installait dans le département, grâce à l'avènement des appareils numériques et à la suprématie des sondes à barrettes d'origine japonaise voici que les radiologistes du Var sont amenés à s'intéresser au *scanner* dont les prodigieuses performances leur sont révélées lors des congrès scientifiques de la fin des années 70. Sous l'égide de personnalités visionnaires et déterminées comme le docteur Pierre Joffard, l'amiral Turc, le docteur Agin, le docteur Beyssac, le docteur Rinaldi et d'autres encore se constitue une

association nommée « Un scanner pour les Varois » qui se propose de recueillir des fonds et d'alerter l'opinion, par l'intermédiaire de la Presse, pour faire pression afin que le Var soit équipé de ce type d'appareil. Longue et dure bataille, avec ses hauts et ses bas, gagnée définitivement en 1984 lorsqu'on installe un *scanner CE 12 000* dans le service de radiologie de l'hôpital Font-Pré, dirigé par le Docteur Agin. D'autres associations se créeront, à l'exemple de celle de Toulon, pour l'affectation d'un *scanner* à Hyères sous la présidence respective de l'amiral Turc, à La Seyne aussi grâce aux efforts du docteur Reyre, chef de service. Par la suite, les budgets hospitaliers, des emprunts, les dotations de l'État permettront d'équiper les hôpitaux du département à la demande des chefs de service.

Le temps des *scanners*

L'hôpital Sainte-Anne à Toulon reçoit son premier *scanner* en 1986, à la suite d'un plan d'équipement global des hôpitaux des armées, décidé par le directeur central du service, après forte impulsion du conseiller pour l'imagerie d'alors, le médecin général Bocquet.

Vient alors « le temps des *scanners* » car dans les années qui suivent tous les services hospitaliers et les cliniques sont dotés de ces appareils. À noter que le premier scanner en clinique a été celui de la clinique mutualiste Malartic à Ollioules en 1987 et que le premier *scanner* privé a été celui installé dans les locaux de la Croix-Rouge française, boulevard Foch à Toulon à l'initiative des radiologistes privés. Ce centre porte le nom de Georges Bernardin, en l'honneur de ce confrère, président du syndicat des radiologistes du Var.

Nous avons vécu ces années de 1980 à l'an 2000 comme l'âge d'or de l'imagerie tant la discipline, installée sous cette dénomination en 1995, avait pris alors de l'importance dans l'art médical. Chacun se rendait compte désormais que la notion d'hôpital s'associait à l'existence d'un *scanner* ; celle de service d'urgence à l'accès à cette machine 24 heures sur 24. Du même coup, les radiologistes sont sortis de « l'auxiliarat humiliant » où certains confrères affectaient de les tenir. Les directions hospitalières l'ont bien compris qui organisaient de belles et coûteuses cérémonies à chaque inauguration où officiels, associations, professionnels, techniciens et industriels étaient conviés. Les équipes radiologiques se faisaient photographier autour de leurs machines, conscientes de leur nouveau statut, mais avant tout heureuse de participer à une aventure scientifique et humaine inédite.

Le temps de la primauté des *scanners* dure peu, car voici qu'arrive l'Imagerie par résonance magnétique (IRM), imagerie anatomique et fonctionnelle, n'utilisant pas les rayons X, seconde infidélité au monde de Roentgen. La première IRM du département est installée en 1990 à l'hôpital Sainte-Anne par la firme *General Electric*. Il s'agit d'un appareil à champ élevé de 1.5 Tesla choisi pour satisfaire à toutes les explorations et plus particulièrement aux explorations neurologiques de cet hôpital où existe un service de neurologie et de neurochirurgie. L'hôpital Font- Pré fait deux ans plus tard l'expérience d'un appareil à bas champ. L'IRM se diffuse par la suite dans les hôpitaux et certaines cliniques du département avec parfois des partenariats d'acquisition ou de fonctionnement public-privé.

Après ces mutations successives, la radiologie varoise a pris son visage moderne. Elle a depuis longtemps abandonné la physiothérapie, et, devenue imagerie, s'est séparée de la radiothérapie au début des années 70. On se souvient que longtemps les formations furent communes et que les services hospitaliers comportaient toujours un département de radiothérapie. Le premier appareil de radiothérapie moderne, une bombe au césium, fut installé dans les locaux de la Croix-Rouge, rue Berrier-Fontaine en 1962. Par la suite apparurent les bombes au cobalt et les accélérateurs linéaires. Désormais installés sur le site de Sainte-Musse, les cinq radiothérapeutes varois sont des oncologues travaillant au sein d'une équipe composée de manipulateurs, de physiciens et de techniciens. Le service est largement informatisé, dispose d'une unité de radio-physique et d'un *scanner* pour les simulations prétraitements. Le docteur Jacques Bobo a été le dernier médecin dans le Var à pratiquer le diagnostic et la radiothérapie ; les docteurs Robert Amalric, Pietra, Dumoulin et Gourrion venaient eux aussi d'une formation radiologique commune. Les docteurs Pierre Lamoureux et Michel Resbeut étaient déjà des radiothérapeutes exclusifs.

Pour faire face à l'évolution démographique, la radiologie varoise a dû accroître le nombre de ses médecins qui dépasse 150 désormais. La profession s'est féminisée largement. Elle a vieilli aussi ce qui posera vraisemblablement problème dans les années à venir. Le radiologiste varois libéral partage son temps entre son cabinet et les vacations de *scanner* et d'IRM dans les cliniques. La radiologie dite classique a vu ses indications se restreindre. L'activité se concentre désormais sur l'échographie et la mammographie, initiée par quelques uns dont Charles Carcopino, Jean Marie Blanc, Henri Valadié et d'autres. Les radiologistes de ville, fort concernés par cette pratique, se sont d'emblée lancés dans le dépistage systématique du cancer du sein dans le cadre de l'association

Isis 83, créée en 1994. Certains d'entre eux assurent la deuxième lecture des clichés. La motivation des radiologistes varois pour cette action de santé publique doit être saluée. Elle a permis un renouvellement complet du matériel, la numérisation de la quasi-totalité des installations, le contrôle de la qualité des images et une expertise accrue du personnel. De ces progrès indiscutables, les patientes sont à l'évidence les bénéficiaires.

Si l'imagerie varoise reste « généraliste » dans son ensemble, il y a quelques particularités malgré tout. Ainsi en milieu hospitalier ou en clinique, la discipline se concentre sur ce que nous appelons l'imagerie en coupes (IRM et *scanner*) et sur la radiologie interventionnelle. On s'intéresse moins à l'échographie à l'inverse de ce qui se constate dans les cabinets. L'échographie obstétricale est abandonnée par les radiologistes sauf au centre hospitalier de Fréjus-Saint-Raphaël où le docteur Pradines, fort d'une riche expérience, la pratique encore. La spécialisation concerne la radiologie vasculaire et interventionnelle, récupération spectaculaire de la dimension thérapeutique par la discipline, apanage des hôpitaux et cliniques. Je citerai, pour bien le connaître, l'exemple du médecin chef des services Charles Artéaga, qui poursuit l'œuvre de son prédécesseur, le professeur Jean-Claude Solacroup, et qui est devenu un spécialiste connu et estimé de la radiologie interventionnelle neurologique. Ces techniques délicates, non exemptes de danger, sont une réponse aux accidents vasculaires cérébraux d'origine hémorragique. Elles exigent savoir-faire, sang-froid, sens clinique et parfaite collaboration avec les autres médecins hospitaliers, dont les neurologues, les neurochirurgiens et les réanimateurs.

Des pans de compétence de l'imagerie ont fait l'objet d'appropriations par des disciplines d'organes. Je mentionnerai en cardiologie les coronarographies, dilatations coronaires et poses d'endoprothèses, pratiquées désormais exclusivement par les médecins de cette discipline avec un talent incontestable, l'utilisation du *scanner* pour les TEP *scan* (tomographies par émissions de positons) ou en radiothérapie. Il en va de même pour l'échographie largement enseignée et diffusée désormais en dehors de la radiologie. Le centre de formation en médecine navale de l'École du Val-de-Grâce organise deux fois par an, à Sainte-Anne, un stage d'échographie destiné aux médecins en situation d'isolement. Mais la radiologie n'est pas menacée pour autant par cette diffusion du savoir. Cela était déjà le cas jadis avec les pneumo-phtisiologues et les gastro-entérologues qui pratiquaient couramment les examens radiologiques de leurs disciplines respectives. Nous avons à ce sujet les témoignages des

docteurs Gayrard de Draguigan et Pommier de Santi, ancien pneumo-phtisiologue de l'hôpital de La Seyne.

Le temps de l'imagerie médicale

On ne saurait toutefois réduire la radiologie aux seuls radiologistes. Les manipulateurs, au nombre de 369 dans le département en 2010, eux aussi largement féminisés, ne sont plus les maîtres-Jacques d'antan, bons à tout faire, quasiment formés « sur le tas » selon l'expression populaire. Ce sont des professionnels issus d'une scolarité longue. Mais il n'y a plus dans le Var depuis la disparition du centre d'instruction de manipulateurs d'électro radiologie des armées (CIMERA) dirigé par le commandant Sutto en 1996, et de la très brève expérience de l'hôpital Font-Pré dans les années 90, d'établissement de formation de manipulateurs de radiologie. Les manipulatrices et manipulateurs d'électroradiologie ont de belles perspectives de carrière et de beaux choix professionnels devant eux. Dans notre département, singulier par ses implantations militaires, la multiplicité des opérations extérieures a fait que certains de nos manipulateurs varois ont une expérience solide de la radiologie en campagne et en situation de conflit.

Des hommes et des machines

La radiologie vit aussi grâce à ses secrétaires, personnels dont on aurait tort de sous-estimer l'importance. Elles sont en première ligne de la radiologie, au téléphone s'efforçant de trouver ou de déplacer un rendez-vous pour des patients toujours pressés ; à l'accueil devant des personnes anxieuses à qui il faut bien faire comprendre l'importance de la préparation à l'examen, l'arrêt ou la poursuite des prises médicamenteuses avant des explorations ou des gestes interventionnels. Leur rôle d'avant-garde dans cette chaîne de sécurité est primordial.

La radiologie, discipline médico-technique, ne peut évidemment se passer des techniciens. Dans les hôpitaux ces techniciens hospitaliers assuraient jadis les dépannages courants, voire des démontages et remontages, prélevant ici les pièces d'un générateur ou d'une table désaffectés pour remplacer ceux d'un appareil en panne. L'équipe de Sainte-Anne dont faisait partie Monsieur Garino l'a souvent fait. Monsieur Viscaino, qui a débuté chez Massiot en 1961 et a fondé ensuite son entreprise, illustre parfaitement le rôle des professionnels des firmes. Il a monté des installations neuves et réparé des installations en panne dans les divers hôpitaux ou cabinets de la région. Parfois, raconte-t-il, « on travaillait tard dans la soirée voire la nuit ». Ainsi, il se souvient d'une nuit où il achevait le réglage d'un moteur de cassettes, dispositif

destiné à améliorer la qualité de l'image. Il était une heure du matin et l'intervention s'achevait. Il demande alors à son aide de terminer le travail en coupant les longueurs excédentaires des fils d'entraînement de la cassette puis de placer les capots. Il ne resterait plus qu'à nettoyer la zone de travail et l'appareillage serait prêt pour l'ouverture de la salle dans quelques heures à peine. Mais l'aide, ensommeillé, se trompe et d'un coup malheureux de pinces coupantes, sectionne un des câbles d'entraînement au lieu de la longueur excédentaire. Il faut reprendre la totalité du travail. Mais la salle sera prête malgré tout au prix d'un labeur de toute une nuit.

Le bilan

Si l'on se retourne sur ce passé radiologique dans le département, on s'aperçoit que le département n'a pas été en retard sur le reste du pays. De nos jours, tous les établissements hospitaliers, les cliniques et les cabinets sont parfaitement équipés. Les images circulent grâce au réseau, décoré de l'acronyme trompeur de *Pacs (Picture archiving and communication system)* dans les services hospitaliers et les cliniques. Elles s'affichent sur les innombrables écrans plats d'origine asiatique qui ont remplacé les négatoscopes. Les nouveaux établissements construits, dont l'hôpital Sainte-Musse à Toulon, concentrent le meilleur de la technologie du moment. Dans le privé, la tendance à la dissémination des cabinets de proximité se ralentit compte tenu de la constitution de pôles d'imagerie.

Pour l'heure, les radiologistes varois sont en majorité en secteur I mais comme leurs confrères de l'hexagone s'indignent des mesures parfois autoritaires qui leur sont imposées en matière de tarifs. Le poids économique de la radiologie est important puisqu'il conduit, selon les chiffres de la Caisse primaire d'assurances maladie (Je remercie ici Madame Sandrine Casabona pour son aide), à rembourser 30 millions d'euros en 2010 pour la seule imagerie, dont 46% pour l'échographie, et le reste pour les autres techniques d'imagerie, *scanner* et IRM comprises.

Monsieur le président, mesdames, messieurs, ce travail a trouvé son origine dans la constatation d'une méconnaissance de l'histoire locale de la dernière née des disciplines médicales, la radiologie. Elle a pour cause première la discrétion des professionnels de la radiologie qui pour la plupart n'ont pas songé à une quelconque postérité, en dépit de leurs mérites. Elle est due aussi à l'indifférence relative des administrations à l'égard de leurs serviteurs. À l'exception de la radiologie militaire, aucune administration ou ordre professionnel n'a jugé utile de marquer leur passage. Pas de plaque apposée à l'entrée des services avec le nom des

chefs de service, pas de liste conservée à l'ordre des médecins pour ces hommes et femmes dont le but était et reste d'aider autrui. Afin d'ôter ce manteau de l'oubli, je vous propose donc une ébauche de travail de mémoire sur ces diapositives qui apparaissent maintenant. L'ébauche reste incomplète pour les établissements publics. Elle est en revanche détaillée pour l'hôpital Sainte-Anne à Toulon où l'on délivre toujours un enseignement de radiologie et de radioprotection sous l'égide des professeurs agrégés et ce depuis 1910.

Explorer le passé, faire revivre le temps d'un discours Paul Louis Barrois, Etienne Douarré, André Bouilloux, Pierre Circan, Louis Trucy, Eugène Demouy, Antoine Rochas, Joseph Amalric, Hippolyte Le Coniac, André Augé, Georges Jouffret, François Perrin, Jean Brissy, Guy Lamoureux, le médecin principal Chrétien, le médecin en chef Le Bihan et Gabriel Baixe qui fut par 3 fois président de notre compagnie n'exclut pas un intérêt passionné pour la discipline dans son état actuel et son avenir. Vous ne serez donc pas surpris si j'exprime ma confiance dans le destin de l'imagerie, fille de l'électricité et petite fille de l'informatique, consacrée discipline médicale, profondément installée dans l'art médical et ma confiance envers les hommes et des femmes qui en interprètent les messages et développent la branche interventionnelle et thérapeutique. J'adresse à tous ces jeunes confrères ou consœurs et à leurs collaborateurs paramédicaux mes encouragements et leur exprime mon admiration pour leur vivacité d'esprit, leur curiosité intellectuelle et leur dynamisme, qualités qu'ils ont en commun avec leurs anciens.

Il m'a semblé que nous nous rassemblerions volontiers autour des doyens d'âge de notre profession dans le département, hommes aussi discrets et modestes qu'ils furent inventifs et compétents alors qu'ils étaient en service. J'ai nommé le docteur Charles Carcopino de Toulon, le docteur Pierre Rochas de Brignoles, le docteur Georges Bernardin, de Hyères, le docteur Reins de Draguignan.

Monsieur le président, mesdames, messieurs, je vous remercie pour votre aimable attention

REPONSE

Pierre GOUTX

Monsieur,

Il me revient donc l'honneur et j'ajouterai le plaisir, de vous accueillir dans cette vénérable et bicentenaire compagnie qui a nom : académie du Var.

Vous allez occuper dans ce jardin d'Akadémos, le fauteuil n°6, celui du vice-amiral d'escadre Jean Guillou, membre émérite, titre hautement approprié, consacrant pour nous la tonalité extrême-orientale sino-russe de son apport personnel.

Donc, une succession forte à assumer. Je ne doute pas, avec ce que je vais me permettre de dire de vous, que le pari sera tenu.

Monsieur, ce titre par lequel je vous interpelle ce soir, m'est imposé par l'usage et la tradition de l'exercice. Or, comme chacun le sait ici, nous sommes tous deux issus, hélas ! Trois fois hélas ! De feu l'Ecole de Santé navale. J'en franchissais l'aubette en octobre 1942 et vous-même en octobre 1963. Cette promiscuité de bon aloi entre carabins, même à vingt et un ans d'écart, autoriserait bien d'autres appellations plus truculentes, plus spécifiques et certainement plus amicales. C'est, monsieur, ce qui me fait sourire intérieurement et m'apporte le plaisir de démontrer à tous ici, que ce titre n'est pas usurpé, loin de là.

Vous êtes né à Paris le 17 février 1944 et non pas en terre bretonne comme votre patronyme pourrait le suggérer. Cette terre d'Armorique avec ses rochers et ses pics, ses pointes et ses abers ourlés de vif océan, ne pouvant enfanter que des marins, c'est dans une famille d'hommes de mer que se loge votre berceau et va se dérouler votre enfance.

Enfance studieuse, aux écoles militaires des Andelys et d'Autun d'abord, puis consécration par le succès en 1963, au concours d'entrée de Santé navale. Pour moi, m'avez-vous confié, et je vous cite, ce fut un véritable « maréchalat » assorti d'un profond attachement à l'institution militaire.

Le médecin que je suis, dont la vie professionnelle a toujours tourné entre deux pôles, diagnostic, pronostic, a ressenti déjà chez vous, profondément, une détermination dotée d'un moteur paré pour le plein régime.

À peine entré à Bordeaux, l'école devient École du Service de Santé des Armées ; nous perdons notre spécificité marine et même ultra-marine, ce dernier mot, d'invention récente, comme bien d'autres d'ailleurs, destiné à cacher un passé dont nous devrions, semble-t-il, avoir honte. Et cela n'est pas une remarque de circonstance car cette situation va perturber bien des projets. En effet, c'est là que déjà apparaît une de vos qualités éminentes : vous savez ce que vous voulez et parmi les spécialités médicales, vous êtes attiré par la radiologie.

Certes, vous vous êtes efforcé de faire des stages pluridisciplinaires, mais le sort veut que votre série se termine en radiologie chez les professeurs Delorme et Tavernier. Ce dernier, radiologiste vasculaire de talent, de notoriété nationale, vous confie un sujet de thèse sur *L'Artériographie surrénalienne sélective*, thèse que vous soutiendrez en octobre 1970.

Vous trouvez tout de même le temps de vous marier et partez, aussitôt, accomplir ce que nous appelons l'École d'Application, au Val-de-Grâce d'abord, puis à Toulon Sainte-Anne, d'avril à juillet 1971. L'homme venu de l'Ouest se dit conquis par le bleu azur, le climat généreux et l'ambiance de notre port du Levant. Ajoutons pour cet heureux caractère, un élément favorisant mais intime, la naissance de son fils, premier-né.

Dès lors s'ouvre la grande aventure d'une vie, d'une vie dite active et Dieu sait si pour vous elle l'a été. Rassurez-vous, je ne m'égarerai pas dans une biographie convenue, ni « braudélienne », ni chronologique ; je ne suis pas historien, je ne suis que le présentateur d'un nouveau membre actif résidant, de surcroît élu par ses pairs, tout récemment d'ailleurs, secrétaire général de notre Compagnie.

Fort du diagnostic de qualité que j'ai fait vous concernant, monsieur, ce que je vais dire sera, je l'espère, une démonstration et un plaidoyer pour votre cause.

Dans une vie de médecin de la marine, la vie professionnelle et la carrière militaire sont intimement mêlées, l'affectation et le grade correspondant, au mieux, à l'intérêt du service, et autant que faire se peut, à l'intérêt du postulant. Mais celui qui veut garder la haute main sur son cursus, peut se jouer de la hiérarchie.

Voici ce que j'ai entendu de mes propres oreilles, je cite : « À la sortie de l'École d'Application les postes offerts étaient magnifiques, dispersés dans le vaste monde, avec toutes les séductions évidentes ou

potentielles... mais dans ma volonté de gagner au plus vite les titres de radiologiste pour aborder une carrière hospitalière, j'ai repoussé toutes les tentations pour choisir, à la stupéfaction générale, le poste à terre de la Direction du Port (DP) de Cherbourg. Ainsi j'ai pu mener de front la vie de médecin d'unité et préparer le certificat de spécialiste en radiologie ».

Reçu, dans la foulée, à l'assistantat de radiologie, vous passez quatre ans à Toulon, en profitez pour saisir les débuts de la physiothérapie qui se développe dans le cadre de la radiothérapie, et prenez acte que la radiologie iconographique n'est plus qu'une partie de la radiologie en général. Vous en profitez pour obtenir en 1977, le CES de radiothérapie.

Spécialiste des hôpitaux des armées, en 1978, vous vous faites affecter à l'hôpital Desgenettes à Lyon, voisin d'un CHU majeur, pour y apprendre l'échographie et entamer la dernière étape : le concours d'agrégation.

De retour à Sainte-Anne fin 81, vous vous remettez courageusement au travail personnel pour la préparation directe au dit concours, au milieu de l'effervescence généralisée dans la spécialité, avec l'arrivée du *scanner* et de l'IRM.

1985 vous apporte la consécration et le couronnement de vos efforts. Vous voilà professeur agrégé du Service de santé des Armées. Vous serez par la suite, titulaire de la chaire de Radiologie, Radiobiologie clinique et Protection nucléaire dans la Marine.

Notons, au passage, que vous commanderez l'école du Personnel paramédical des Armées, et que vous serez le patron de l'Hôpital d'Instruction des Armées Sainte-Anne de 1998 à 2005. Je me permets aussi de rappeler que vous avez été « officier de programme » du projet Sainte-Anne 2000 de 1994 à 2005.

Avec un tel *pedigree*, il me paraît superflu, cher monsieur, d'énumérer les sociétés savantes qui vous ont accueilli, ni surtout d'éplucher les quelques 250 publications orales ou écrites, livres ou conférences, qui font partie de votre bagage donc de votre apport personnel à la spécialité radiologie, dans le sens le plus large, j'oserai dire, de son rayonnement.

Pas davantage je ne m'attarderai sur l'aspect purement militaire de votre *cursus* ; il suffit me semble-t-il de souligner que vous avez quitté les Armées avec le grade de médecin général inspecteur trois étoiles, plus deux rosettes, la rouge et la bleue, qui dit mieux ?

Devrais-je donc m'arrêter de vanter vos mérites, vous que je vois devant moi, sous l'arche du Temps Futur, les bras chargés de projets, l'esprit et le cœur toujours mobilisés pour l'action ? Ce serait contrevérité puisque déjà, une démarche développée sur un texte amorce l'avenir et donne la couleur.

Ce texte n'est autre que le discours de remerciement que nous venons d'entendre : *Histoire de la radiologie dans le Var*. Vous avez ainsi respecté l'usage d'intronisation, sa forme, la sobriété dans l'éloge, la reconnaissance, aussi, en n'oubliant personne de ceux qui ont œuvré, ici, dans le Var, pour initier, construire et développer la spécialité qui a votre faveur.

C'est une œuvre originale que personne n'avait osé rassembler et qui, en faisant revivre de vieux noms oubliés, démontre aux profiteurs du présent, les difficultés de ce fameux progrès que l'on a trop souvent tendance à confondre avec fébrilité du changement, vitesse et précipitation.

Par ailleurs, ceci n'est autre qu'un jalon de plus que vous posez, alors que vous entamez votre retraite en choisissant d'apporter votre contribution à notre académie du Var. Soyez en remercié par nous tous et singulièrement par votre co-parrain d'origine, que je suis, pour qui ce mot, dont la racine latine *pater* est incontournable et aura, je l'espère, encore de nos jours, conservé toute la portée de sa notion de filiation.

Dois-je cependant souligner à nouveau que votre présence parmi nous, ce soir n'est pas un simple jalon sur les bords de la rivière Céphise baignant le jardin du héros Akademos : vous êtes bel et bien et par le suffrage démocratique, cher aux Athéniens, en charge du secrétariat général de notre Compagnie ! Vous vous doutez, cher filleul, que vous serez attendu au tournant et que lourde est ma responsabilité d'avoir tant dit, de bonnes choses sur vous. En tout cas, cela montre qu'en choisissant cette Compagnie comme lieu de retraite active, vous ne pensez pas comme le disait Barbey d'Aurevilly de la Dame du quai Conti : « ce n'est qu'un havre de vieux héros moroses ». Vous avez gardé contre vents et marées le goût d'entreprendre et vous avez assez vieilli pour savoir que le succès est une plante rare, et frêle, qui demande pour fleurir et surtout reflurir, beaucoup de soins et de soucis ; vous avez su la cultiver et la victoire vous a souri, une fois encore, persuadez-vous donc que se rappeler les difficultés est la vraie joie des victorieux. Il vous reste peu de marches à

franchir pour atteindre le sommet mais je ne doute pas de votre capacité à choisir, puis à mobiliser les forces nécessaires pour atteindre l'objectif ; toute votre vie en donne la preuve, mon discours s'est seulement efforcé de le démontrer. J'arrêterai là, tout de même, mon incursion chez les augures, pour conclure en rappelant mon propos liminaire.

J'ai dit, Monsieur, que je me sentais honoré d'avoir à vous accueillir au nom de l'académie et j'ai ajouté que j'avais un plaisir certain à le faire, puisque cela se passe sur ce glorieux plateau qu'est l'Heure académique de la salle Mozart, lieu par excellence de la parole libre, dont j'ai beaucoup usé et peut-être abusé. Je ne peux donc m'empêcher de glisser dans la fente du « mur des lamentations » quelques réflexions ultimes, peut-être même les dernières, dont vous ferez l'usage qui vous conviendra.

Marc Fumaroli, de l'Académie française, disait d'elle, dans *Lieux de Mémoire*, je cite « Son immobilité apparente, sa faible fécondité en tant que corps, sa monumentale et relative immobilité », en définitive ont préservé sa fonction centrale et vitale : le mérite d'exister et de perdurer en témoignage du temps qui passe.

Au milieu du désordre de la vie moderne, dans la brume des esprits et le drame de la quête de sens, œuvrons, nous, les académiciens pour maintenir les valeurs basiques qui sont la référence même du mot progrès et en justifient la définition.

Il devrait exister dans un monde idéal, protégé dans un tabernacle d'or, un droit à l'intelligence, au sens latin du terme : *inter-ligere*, celui de lier entre elles les « choses éparses » de la vie : les évènements, les souvenirs, les émotions, les engagements, les illusions, les échecs et les héroïsmes. *Sparsa Colligo* n'est ce pas là notre propre devise ? Et peut-on mieux souhaiter que de vous inviter à la porter et à la défendre.

Soyez donc, cher collègue, le très bienvenu dans notre Compagnie.